

Philosophie du langage et de la connaissance

M. Jacques BOUVERESSE, professeur

A. Cours

Le cours de l'année 1997-1998 avait pour titre « Ludwig Boltzmann, physicien, épistémologue et philosophe ». On peut dire de Boltzmann que, si son importance comme physicien ne souffre guère de discussion, il est, en revanche, encore aujourd'hui peu connu comme épistémologue — dans la confrontation avec Mach, ce sont plutôt les conceptions épistémologiques de celui-ci qui l'ont emporté de façon durable, même si, sur le terrain scientifique, c'est indiscutablement Boltzmann qui a gagné la partie — et presque totalement inconnu comme philosophe. Or, sur les deux derniers points, la période récente a apporté réellement des choses nouvelles et importantes. Il y a eu, en premier lieu, la publication, en 1990, par Ilse Fasol-Boltzmann, la petite-fille du physicien, des notes que celui-ci a rédigées pour la préparation des *Leçons sur la philosophie naturelle*, qu'il a données pendant les dernières années de sa vie, de 1903 à 1906, à l'Université de Vienne, et, en deuxième lieu, la redécouverte progressive d'une bonne partie du *Nachlaß* de Boltzmann, dont on avait cru pendant longtemps, à peu près jusqu'à il y a une quinzaine d'années, qu'il avait été perdu pendant la deuxième guerre mondiale (on pensait, en particulier, que toutes les lettres qui lui avaient été adressées avaient disparu). Ces documents inédits, qui sont de nature à modifier considérablement l'image que l'on se faisait jusque là de Boltzmann comme philosophe, ont abouti en 1995 à la publication d'un ouvrage important en deux volumes de John Blackmore, déjà auteur d'un ouvrage de référence sur Mach : *Ludwig Boltzmann, His Later Life and Philosophy, 1903-1906*. Une année auparavant, en 1994, est parue à Graz, sous le titre *Ludwig Boltzmann, Leben und Briefe*, la première biographie sérieuse de Boltzmann, due à Walter Höflechner, suivie de la publication de 687 lettres de et à Boltzmann.

Il existe notamment, parmi les lettres que l'on a retrouvées, une correspondance précieuse et éminemment philosophique entre Boltzmann et Brentano, qui s'étend sur une période allant de novembre 1903 à janvier 1906. On peut constater que

Boltzmann, lorsqu'il a décidé de s'initier réellement à la philosophie, a largement utilisé Brentano à la fois comme conseiller, comme professeur et comme critique sur lequel il pouvait tester avec profit ses propres idées. Qu'il ait réellement pris goût à la philosophie et commencé à manifester lui-même des ambitions philosophiques assez précises, ne peut faire aucun doute, puisqu'il parle à différentes reprises, dans sa correspondance avec Brentano, de son intention de travailler à la rédaction d'un ouvrage de philosophie ou, comme il dit aussi, de métaphysique. C'est précisément avec cette idée qu'il s'est rendu à Florence au mois d'avril 1905 pour un séjour qui a duré plusieurs semaines et au cours duquel il a résidé dans la villa de Brentano lui-même. De façon générale, dans les dernières années de sa vie, Boltzmann semble s'être occupé de moins en moins de physique proprement dite et de plus en plus de philosophie. Il a fréquenté assez régulièrement la Société Philosophique de Vienne (où il a donné trois communications, une en 1895 et deux en 1905) et même, semble-t-il, recherché de façon assez systématique ce qu'il avait plutôt essayé d'éviter jusqu'alors, à savoir la confrontation avec les philosophes professionnels.

Le cours a été consacré principalement à une tentative de réponse aux deux questions suivantes : 1) de quelle façon ont pu évoluer à la fin de sa vie les conceptions épistémologiques de Boltzmann ? et 2) à quel genre de philosophie était-il parvenu en fin de compte et quels auraient pu être l'orientation et le contenu du livre de philosophie qu'il projetait d'écrire, s'il était parvenu à le rédiger ? Dans les deux cas, la réponse se révèle être nettement plus difficile et incertaine qu'on n'aurait pu l'imaginer au départ. En philosophie des sciences, et notamment dans la confrontation avec Mach et les énergétistes, Boltzmann est généralement présenté comme un défenseur du réalisme scientifique, persuadé, en particulier, de l'existence réelle des atomes, par opposition à la conception que l'on peut appeler « positiviste-phénoménaliste », pour laquelle les hypothèses et les théories scientifiques n'ont pas d'autre fonction ni d'autre ambition que de permettre d'ordonner, de systématiser et de prédire de la façon la plus simple possible les phénomènes. Boltzmann est indiscutablement, comme la plupart des représentants de la tradition philosophique autrichienne, un adversaire déclaré de Kant et de l'idéalisme allemand en général (un point qu'il a en commun avec Brentano), ce dont témoigne, en particulier, sa polémique féroce contre Schopenhauer. Mais cela ne suffit évidemment pas à faire de lui un réaliste scientifique. Dans les Leçons sur la philosophie naturelle, il écrit que « les atomes ne sont (...) que des symboles inventés (*gedachte Symbole*) pour obtenir des images, pour intervenir de façon correcte ; ils ne peuvent pas exister indépendamment de celui qui pense ». Ce genre de déclaration, qui a une connotation typiquement instrumentaliste et idéaliste, soulève évidemment un problème redoutable. Boltzmann s'exprime à certains moments comme s'il croyait vraiment à la réalité des atomes, à d'autres comme s'il pensait simplement que les hypothèses atomistes constituent, au moins pour le moment, le meilleur moyen dont nous disposons pour parvenir à une description satisfaisante des phénomènes. Il semble même consi-

dérer comme une chose admise désormais par presque tous les physiciens que des entités théoriques comme les atomes ne peuvent constituer, dans le meilleur des cas, que des images ou des modèles dont personne ne commet plus l'erreur de chercher à affirmer l'existence réelle. La question de savoir s'ils existent réellement lui semble, en tout cas, essentiellement métaphysique et la discussion proprement épistémologique ne peut porter, à ses yeux, que sur la question de savoir si la physique peut ou non se passer des hypothèses atomistes, une question à laquelle, même à l'époque où les conceptions continuistes et énergétistes sont en train de triompher, il continue à répondre résolument non.

Il y a en gros trois façons de comprendre ce qu'a pu être la position réelle de Boltzmann, entre lesquelles il n'est pas facile de choisir. Il y a des interprètes qui soutiennent qu'il a été depuis le début et est resté jusqu'à la fin un réaliste typique. Il y en a d'autres qui pensent qu'à partir des années 1890 et en grande partie sous l'influence de Mach, auquel il a fait des concessions de plus en plus importantes et très regrettables, il a évolué vers une position que l'on peut considérer comme positiviste et phénoménaliste. (La réalité de l'influence que les idées de Mach ont exercée, surtout dans la dernière période, sur Boltzmann lui-même n'est plus à démontrer. Dans sa correspondance avec Brentano, il se qualifie lui-même à un moment donné de « machien ».) Et il y a enfin ceux qui pensent qu'il est très possible que Boltzmann ait été, en fait, au moins implicitement depuis le début ce qu'il pourrait donner l'impression d'être devenu seulement vers la fin, à savoir un phénoménaliste qui réclame simplement pour la physique le droit de recourir librement à des images, des analogies ou des modèles pour décrire la réalité, dans le seul sens qu'un phénoménaliste accepte de donner au mot, à savoir les sensations. Dans ce cas-là, Boltzmann aurait été, en fait, simplement un défenseur de la physique phénoménologique qui s'autorise l'usage de modèles, par opposition à la phénoménologie qui récuse ce genre de facilité (selon la déclaration fameuse d'Ostwald, on ne doit pas chercher à se faire des « images » des phénomènes). Le but de la science serait bien, dans ce cas, uniquement de « sauver les phénomènes », mais elle aurait besoin pour cela, déjà au niveau le plus élémentaire, de procéder essentiellement par la construction de modèles (une équation différentielle, pour Boltzmann, et même une pensée ou une proposition en général constituent déjà des images ou des modèles d'une certaine sorte).

Il y a incontestablement depuis le début, dans les textes de Boltzmann, un certain nombre d'éléments qui parlent en faveur de la troisième hypothèse. Mais il faut probablement tenir compte aussi du fait que, lorsqu'il s'exprime devant un public germanophone, philosophiquement plus sophistiqué, il a tendance à faire des concessions à l'idéalisme dominant avec l'espoir de réussir à faire accepter plus facilement l'essentiel, à savoir sa conception de la physique et sa conviction de l'indispensabilité des hypothèses atomistes, alors qu'en Angleterre, où ses idées trouvent un accueil nettement plus favorable, il fait preuve de moins de retenue et se déclare généralement en faveur de l'idée que les atomes ont une

existence réelle ou, en tout cas, que quelque chose dans la réalité physique correspond à la représentation, assurément encore très imparfaite, que nous nous faisons d'eux.

Pour ce qui concerne la philosophie proprement dite ou, comme il dit généralement, la « métaphysique », la position exacte de Boltzmann n'est pas non plus facile à définir. Ce qui est clair est que Blackmore ne commet pas vraiment une exagération lorsqu'il le désigne, dans le titre d'un article, comme « une source majeure de la philosophie du vingtième siècle », même si c'est une source qui est restée largement ignorée dans les faits, y compris par les gens qui, comme Popper et les membres du Cercle de Vienne, se sont réclamés de lui. Au nombre des conceptions philosophiques qui ont fleuri au vingtième siècle et que Boltzmann a anticipées de façon plus ou moins directe, on peut mentionner notamment 1) la critique de l'épistémologie de la certitude et le faillibilisme radical, 2) l'épistémologie évolutionniste (Boltzmann, qui était un disciple enthousiaste de Darwin, a cherché immédiatement à appliquer ses idées à la philosophie des sciences et à la théorie de la connaissance elles-mêmes), 3) la conception « scientifique » du monde et le programme d'élimination de la métaphysique à la manière du Cercle de Vienne, 4) la philosophie linguistique et ce qu'on a appelé à une certaine époque le « positivisme thérapeutique », 5) la conception pragmatiste de la vérité, et 6) la critique et le rejet de l'idée d'une différence de nature, et non pas simplement de degré, entre l'*a priori* et l'*a posteriori* et entre l'analytique et le synthétique.

Mais ce qui reste difficile à déterminer avec exactitude est la façon dont les convictions philosophiques de Boltzmann ont pu se préciser et se modifier au cours des années durant lesquelles il s'est consacré principalement à la philosophie. Ni la lecture des *Leçons sur la philosophie naturelle*, ni celle de la correspondance ne donnent l'impression qu'il ait abouti à un moment quelconque à une position qui pourrait être considérée comme réellement stable et satisfaisante sur les questions fondamentales. Lorsqu'il a commencé à s'attaquer à des problèmes fondamentaux de philosophie, un exercice dans lequel il était, de son propre aveu, tout à fait novice, il ne s'est pas départi de sa propension à traiter la pulsion métaphysique comme une chose dont il s'agit avant tout de se libérer par un traitement approprié, tout en sachant d'avance qu'il n'y a pas d'espoir de réussir à l'éliminer définitivement. Cette tendance se manifeste à différentes reprises dans sa correspondance avec Brentano. Boltzmann ne semble pas croire à la possibilité et encore moins à l'existence réelle d'une connaissance philosophique substantielle et autonome ; et c'est un des points sur lesquels il s'oppose à Brentano. Mais, d'après Blackmore, ses dispositions semblent avoir changé à un moment donné de façon importante, en grande partie sous l'influence de Brentano, à la fois en ce qui concerne sa théorie des concepts, son attitude à l'égard de la philosophie en général et sa position sur la question du réalisme et de l'idéalisme. Il a commencé à développer sa propre théorie positive des concepts, qu'il a cessé d'identifier purement et simplement à des mots (il avait

défendu jusque là un nominalisme de l'espèce la plus radicale qui soit), il n'a plus considéré la philosophie (en tout cas, la métaphysique) comme étant essentiellement l'adversaire à combattre et enfin il est possible que, tout à la fin, il ait renoncé à sa conception, que Blackmore qualifie de « positiviste-phénoménaliste », pour aboutir à une forme de réalisme critique qui présente des analogies avec celui de Brentano et a dû être en grande partie inspiré par lui. Blackmore soutient que les *Populäre Schriften*, qui sont parues en 1905, donc très peu de temps avant la mort de Boltzmann, qui s'est suicidé l'année suivante, ne correspondaient déjà plus réellement à sa philosophie du moment. Mais l'impression qui domine est plutôt que, dans l'état actuel de la connaissance que l'on peut avoir du dossier, les textes disponibles sont 1) trop peu nombreux, 2) trop ambigus et 3) souvent trop obscurs pour que l'on puisse se permettre d'être aussi précis et affirmatif, notamment sur la question chronologique. Même après le livre de Blackmore, il reste en tout cas encore beaucoup de travail à faire pour savoir exactement ce qu'il en est de Boltzmann philosophe.

B. Séminaire

Le séminaire de cette année a été donné entièrement à l'Université d'Oxford, à *All Souls College*, en liaison avec la Maison Française d'Oxford. Le titre choisi était « Meaning, Rules and Necessity » ; mais c'est surtout la question du sens ou, plus exactement, celle du non-sens, qui a été traitée dans le séminaire d'une façon qui constituait un prolongement direct des considérations qui ont été développées dans *Dire et ne rien dire* (1997). Si on accepte la conception que Wittgenstein semble avoir défendue depuis le *Tractatus* jusqu'aux *Recherches philosophiques* à propos du non-sens, il en résulte qu'il n'y a, fondamentalement, qu'une catégorie de non-sens et que tous les non-sens qu'elle contient sont d'une espèce aussi radicale. Cela pose un problème difficile et actuellement très discuté, en ce qui concerne l'interprétation du *Tractatus*. Wittgenstein concède lui-même à la fin de l'ouvrage que ses propres propositions étaient en réalité, elles aussi, dénuées de sens et doivent être rejetées en fin de compte, après qu'elles ont rempli leur fonction. Mais tout le problème est justement de savoir quel genre de fonction elles peuvent remplir, si « être dénué de sens » veut réellement dire ce que suggère Wittgenstein.

Le *Tractatus* formule indiscutablement un bon nombre de propositions qui, selon ses propres critères, n'ont pas de sens, puisqu'il s'agit de choses qui ne peuvent pas se dire, mais seulement se montrer. C'est le cas, par exemple, de la proposition « Il y a des objets » et également d'une proposition comme « A est un objet », puisqu'on ne peut pas dire d'une chose qu'elle tombe sous un concept formel, comme par exemple *objet*, *proposition*, *nombre*, etc. Si on adopte une interprétation comme celle de Cora Diamond, on doit admettre que l'assertion « A est un objet » n'a pas de sens, parce qu'aucune signification n'a été donnée dans ce contexte propositionnel au mot « objet » ; et elle n'a par conséquent pas plus de sens que si l'on disait, par exemple, que « A est abracadabra » ou que

« Socrate est flivoreux ». Il semble difficile, dans ces conditions, de maintenir la distinction, qui semble pourtant cruciale, aux yeux de Wittgenstein, entre les non-sens qui, comme « A est un objet » (ou des propositions comme celles de la logique ou de l'éthique dans leur ensemble), peuvent être utilisés (de façon impropre) pour montrer quelque chose d'important et ceux qui, comme « A est abracadabra », ne le pourraient certainement en aucune façon.

Wittgenstein a souligné lui-même que la distinction essentielle, dans le *Tractatus*, était celle du dicible et du montrable. La question qui se pose est que, si ce qui ne peut se dire ne peut réellement pas se dire et ne peut donner lieu qu'à la formulation de non-sens qui sont d'une espèce aussi radicale que tous les autres, on est obligé de conclure que, comme le suggérait la formule de Ramsey, « what we cannot say, we cannot whistle either ». Il n'existe aucun moyen de communiquer, même de façon détournée, ce que l'on voudrait dire, par le biais de non-sens qui appartiennent à une catégorie intermédiaire et privilégiée, plus importante, du point de vue philosophique, que les non-sens de l'espèce la plus ordinaire. On est donc amené à se demander si, selon la formule de P. M. S. Hacker (« Did he try to whistle it ? »), Wittgenstein lui-même n'a pas essayé à sa façon de « siffler », malgré tout, ce que la théorie qui est proposée dans le *Tractatus* lui interdisait de dire. Il y a au minimum une tension qui n'est pas résolue entre la conception qu'il défend à propos du non-sens, si c'est bien celle que lui attribuent des auteurs comme Cora Diamond et James Conant, et le rôle central qu'il cherche à faire jouer à la distinction qui doit être faite entre ce qu'une expression peut dire et ce qu'elle peut seulement montrer en disant ce qu'elle dit.

Même en admettant qu'il n'y a qu'une seule et unique espèce de non-sens, il reste, bien entendu, possible qu'il y ait des usages bien différents du non-sens (voir par exemple l'usage qu'en ont fait les poètes du *nonsense* comme Lewis Carroll ou Christian Morgenstern). Mais il semble difficile de maintenir l'existence d'une distinction entre l'usage simplement trompeur et l'usage éclairant du non-sens sans réintroduire l'idée d'une différence de nature entre deux espèces correspondantes de non-sens (ce que les interprètes anglo-saxons appellent généralement « misleading nonsense », par opposition à « illuminating nonsense »). Si Wittgenstein avait réellement besoin d'une distinction de cette sorte, comme cela semble bien être le cas, on est obligé, comme le remarque Hacker, de faire une différence entre la question de savoir ce qu'il pense réellement dans le *Tractatus* et des raisons pour lesquelles il le pense, et celle de savoir si ce qu'il veut dire est réellement aussi cohérent qu'il semble l'avoir cru.

J. B.

PUBLICATIONS

A. *Ouvrages*

— *Le philosophe et le réel*, Entretiens avec Jean-Jacques Rosat, à paraître aux Éditions Hachette (automne 1998).

— *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, Dix études sur Robert Musil, à paraître (1999).

B. *Articles*

— « La mécanique, la physiologie et l'âme », in *Descartes et son œuvre aujourd'hui*, Pierre Mardaga, 1998, p. 83-120.

— « Les managers peuvent-ils avoir un idéal ? », in *Conférences des professeurs Honoris Causa du Groupe HEC*, Imprimerie intégrée Groupe HEC, 1997, p. 57-99.

— « Moritz Schlick et le problème des propositions synthétiques *a priori* », in *Le formalisme aujourd'hui*, sous la direction de Frédéric Nef et Denis Vernant, 1998, p. 215-243.

— « Les philosophes et la technique », Conférence donnée à la séance de commémoration consacrée à Jean-Pierre Sérís (Paris I, 18 novembre 1995), à paraître.

— « Anthropologie et culture : sur une dette possible de Wittgenstein envers Goethe et Spengler », communication aux « Journées Wittgenstein » (Palma de Majorque, 17-19 septembre 1997), à paraître en catalan dans les Actes du Colloque.

— « Ludwig Boltzmann et la philosophie », communication au Colloque sur « La philosophie autrichienne » (Cerisy-la-Salle, 3-10 septembre 1997), à paraître dans les Actes du Colloque.

— « Qu'appellent-ils " penser " ? », conférence donnée à la séance de L'Union Rationaliste sur « L'affaire Sokal et après ? » (14 mars 1998), à paraître dans les *Cahiers Rationalistes*.

— « Mathématiques et logique chez Leibniz », conférence donnée au Colloque sur « La constitution des systèmes leibniziens » (Institut Henri Poincaré, 20-21 mars 1998), à paraître dans la *Revue d'Histoire des Sciences*.